

ظمان

# ASSOIFFÉS

AARON JAKOBSON

## *Avant-propos*

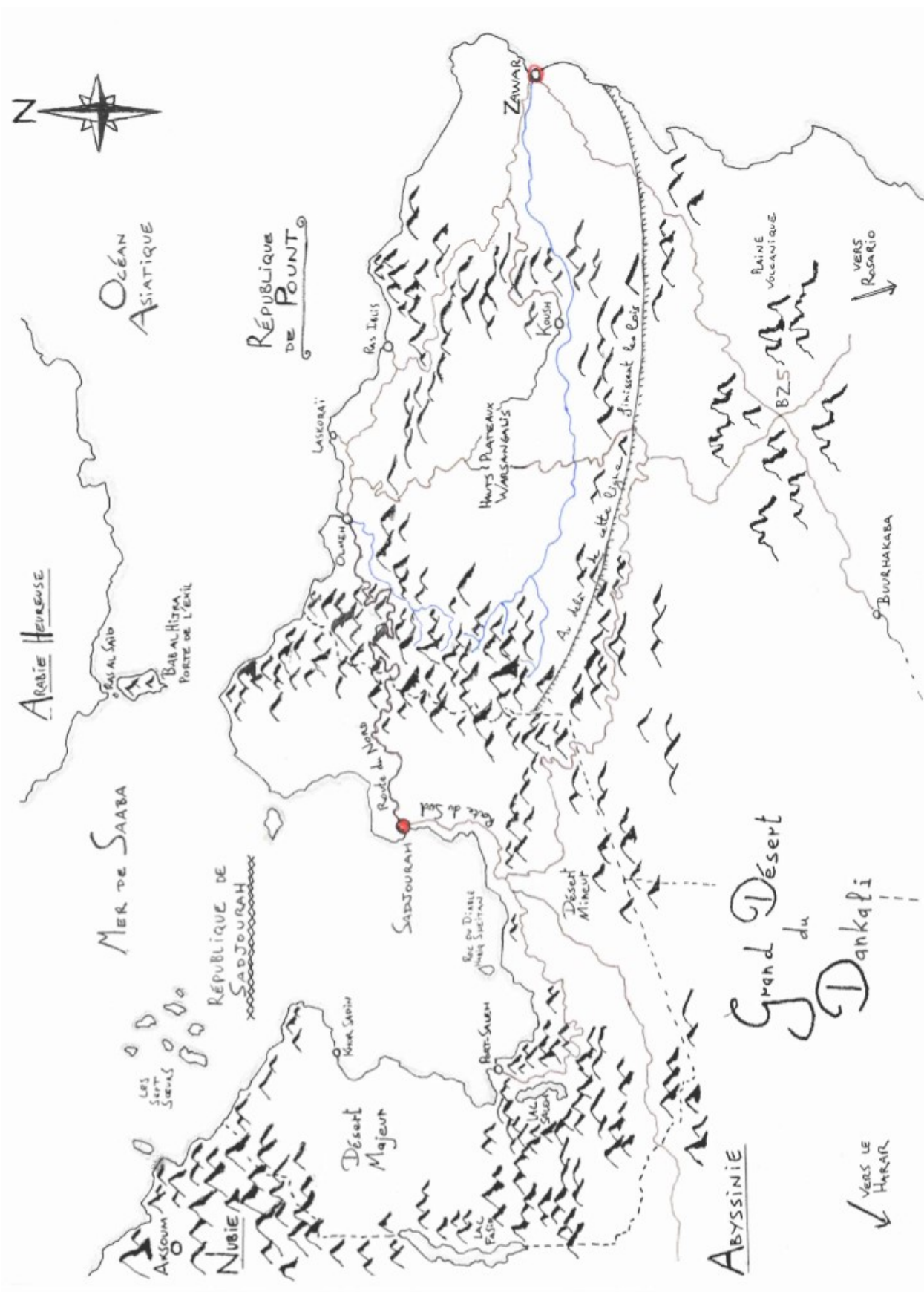
Prenez une carte de l’Afrique. Elle est immense, avec ses jungles impénétrables et ses déserts étouffants. À l’extrémité orientale du continent se dessine une corne de rhinocéros émoussée. Longez la corne jusqu’à son creux, à la naissance du front de l’Afrique, baignée par l’antique mer de Saaba : vous y trouverez une ville laide bordée de grues et de navires en rade ; et autour de cette ville, un État, relique coloniale. Bienvenue à Sadjourah.

Ici, tout est sec et mort. Une terre rocailleuse, grise et jaune. Sur la côte, par endroit, quelques buissons moutonnent. Par-delà les montagnes se dessine la verdure de Nubie et d’Abyssinie ; mais Sadjourah n’est que sable et roche. Plongez vers le Sud, à dos de chameau, et de désert en désert vous parviendrez au Harar où vint se naufrager Rimbaud.

Le dur soleil d’Afrique et le vent d’Arabie accablent la plaine volcanique hérissée de noires cheminées contre le ciel dressées – la lumière trop violente vous laisse tout estourbi.

Et puis les gens, des Obbors, des Sangalis et des Khamsirs, entassés, sont tous là dans les ghettos de l’unique ville.

Vous aurez été prévenus.



*Je ne compte pas rester longtemps ici ; je saurai bientôt quand je partirai. Je n'ai pas trouvé ce que je présumais ; et je vis d'une façon fort ennuyeuse et sans profits. Dès que j'aurai 1500 ou 2000 francs, je partirai, et j'en serai bien aise.*

*Je compte trouver mieux un peu plus loin.*

Harar, le 15 février 1881

Arthur Rimbaud

## PREMIER JOUR

- Et les putes de la rue d'Aksoum, tu crois qu'elles font ça pour le plaisir ? J'te paye, mon coco. Alors sois gentil, va me chercher cette voile.

Oui boss.

Janvier marchait sous le cagnard matraqueur. Les rues étaient vides, à l'heure où la plèbe abruti de chaleur et de drogue se glisse au repli d'une ombre tiède. Le bourdon des climatiseurs faisait frémir les volets clos. Par l'embrasure des porches, on devinait des dormeurs, enfants et vieillards, loqueteux et recroquevillés comme des momies. Le nom d'Allah, mille fois redit, vrilla l'air, déchirant comme un chant d'amour éploré. Midi sonnait sur Sadjourah.

Il régnait une chaleur à faire crever les chiens. Sadjourah, ville terrible, sale perle du désert, étalait ses rues d'orgueil et de misère.

Les marchandes assoupies levaient les yeux vers Janvier. Il était grand et fort, au teint presque bleu, bien plus sombre que celui des autochtones. Demi-poète et presque médecin, Janvier venait de l'autre bout de l'Afrique.

D'un bond souple Janvier enjamba un clochard allongé.

Janvier avait toujours côtoyé des miséreux ; pourtant la pauvreté lui semblait atteindre ici à un sordide sans équivalent sur Terre. Était-ce qu'à Sadjourah, personne ne travaillait ? Rien ne poussait et même les petits jobs étaient rarissimes. C'était la pauvreté couchée et galeuse... chassant ses pensées noires, Janvier fixa la rue. Des filles quittaient l'école. Leurs rires bruissaient et leurs robes orange, vertes ou roses se gonflaient au vent. Janvier sourit. En chaque chose, trouver la joie.

Entrant dans le vieux port, Janvier prit une ruelle, ocre et poudreuse, donnée aux chèvres et chats errants, et aux chiens aboyant dans toutes les venelles. Il dépassa la porte des *caprices d'Oran*, haut lieu de perdition, de plaisirs et de rixes, qu'inondaient à heure fixe, aux temps de permissions, les marins déversés des

navires à l'amarre : cargos alourdis d'or d'Inde ou de Zanzibar, pacotilles de Chine ou pétrole du Harar.

Et on vidait les soutes, on bourrait les cambuses. Les grues, semblables à des derviches aux bras qui fument, jetaient les marchandises sur des semi-remorques – ou bien sur des navires partant pour Syracuse, Rotterdam, Le Pirée et Palme de Majorque.

Enfin, les marins las des longues traversées, débarquaient par douzaines faire leur grande vidange. Ils beuglaient sur les quais, la tête renversée, et filaient aux bordels comme de mauvais anges.

Janvier secoua le marchand endormi à son étal, qui lui donna la voile tant désirée. Il prit sur son épaule l'immense toile plastifiée et plia sous son poids. Il ne l'aurait pas cru si lourde. Bah, cela lui ferait de l'exercice. En chaque chose, trouver la joie.

Même l'embarquée d'un quatre-quatre décidé à l'écraser ne parvint pas à entamer la confiance joyeuse de Janvier. Janvier était une âme indestructible. Un jour, il serait riche et libre comme l'air. À la grâce de la vierge Marie et – comme on disait ici – inch'Allah.

Un gosse maigre au regard triste toucha la hanche de Janvier. Il portait ses doigts vides à sa bouche. Janvier chercha dans sa poche un billet, en pêcha deux bien crasseux, et lui donna. Marchant, il se mordit les lèvres, car cela représentait une demi-journée de son salaire. Apprendrait-il un jour à compter... ? Bah, ce n'était pas perdu pour tout le monde. En chaque chose, trouver la joie.

Janvier fonça dans une allée étroite et bondée de pick-ups, semée de tiges de fer. Il aimait la grâce de cette rue industrielle.

*Les directeurs les ouvriers et les belles sténodactylographes*

*Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent*

Janvier aimait la poésie : ce n'était pas sa faute. Des bouts de vers lui venaient, poussés à tout hasard.

Si Janvier avait été riche, il serait allé voir les tempêtes de neige d'Alaska, les sommets des Alpes, les églises d'Europe. Il aurait aussi donné à ses parents de quoi finir le premier étage de leur maison, entamé il y a vingt ans de cela. Et il aurait couvert sa chérie-coco de perles et de saphirs.

De chérie-coco, il n'en avait plus guère depuis qu'il était arrivé à Sadjourah ; et celle qu'il avait laissée à Wouri, à l'autre bout du continent, n'était pas très sérieuse. Dans ses moments de déréliction, il désirait la revoir, la repalper, la ressentir – Angèle aux dents de nacre – mais un bref effort lui remettait en mémoire tous ses défauts, son caractère jaloux et querelleur, ses fesses un peu généreuses, et l'apathie souveraine avec laquelle elle contemplait l'univers.

À Sadjourah, Janvier avait flirté avec une fille au teint moka. Asma était l'élégance même, longue et chargée de bracelets d'argent. Son père était un Sénégalais, bijoutier dans la rue Coty. Un jour, il était tombé sur Janvier, à sa descente de moto. Le paternel n'avait rien contre leur amourette : Janvier était un garçon sérieux, qui avait presque fini ses études médicales, et avec sa fille chérie qui étudiait la pharmacie, il pourrait même tenir une officine... mais d'abord il fallait l'épouser – eh, est-ce qu'on pouvait rigoler de cela ? Et puis se faire honnête musulman – eh, vraiment, aller à l'église, ici ? Voilà bien la jeunesse, à faire l'original. Bon, pour le même Dieu, il n'allait pas faire de charivari... même, s'il voulait brûler un cierge de temps à autre, on était tolérant chez Moussa, on ne lui chercherait pas noise...

Janvier voulait bien que ce fût le même Dieu, mais il avait pris ses habitudes avec lui et n'avait nulle intention urgente d'amener Asma devant le maire ou le cadi. Fallait pas le presser... ! Or Asma, habiles aux consensus, pensait que son papa n'avait pas tout à fait tort. Janvier avait rompu là.

Depuis, ses journées avaient repris leur goût de vide, leur sentiment d'étrangeté. Janvier était très seul – tout comme Lucien, son patron, et c'était d'ailleurs ce qui les unissait le mieux. Mais pour un joli et bête sourire, allait-il s'enterrer n'importe comment ? Asma était gentille, mais enfin, où était la passion, la poésie, l'embrassement... ?

En matière de chérie-coco, Janvier poursuivait un idéal difficile.

\*\*\*

L'homme tourna la page. Il déboucha un surligneur et le flux glacial du climatiseur lui refroidit la nuque. Dehors, un palmier ondulait. Le vent était bon. À voir claquer le drapeau blanc de Sajdourah, frappé d'une étoile rouge, il soufflait depuis l'est. Avec son voilier et un peu d'habileté, l'homme aurait pu traverser tout le golfe et atteindre Khor Sadin avant la nuit.

Mais il ne pouvait se casser à midi. Il lui fallait un minimum d'apparences. Et pire encore, il fallait une nouvelle voile à son navire.

L'homme mitrailla son ordinateur. Il surligna une ligne semblable à mille autres. Puis il cocha une croix dans la case « justifié ». Au coin de son bureau, un presse-papier en forme de girafe l'observait.

- Quoi – qu'est-ce t'as, toi ? Bien sûr que c'est con. C'est mon métier.

La girafe ne rétorqua rien mais garda son sourire narquois. L'homme ramena en arrière sa chevelure claire, mi longue et un peu reculée sur le crâne, à la façon d'un mafieux slave – puis il jura.

L'homme s'appelait Lucien. Il avait quarante ans et réprimait sa colère. Au bureau, on le craignait, car il avait sale caractère. Lucien était directeur financier.

Il était de ces millions de petits princes de pacotille, bien rasés et cravatés, qu'on dénicherait dans tous les bureaux climatisés du monde, à pérorer et calculer des



choses qui n'intéressent qu'eux, et qu'on nomme les *cadres sups*. C'est pour eux que volent les avions, que turbinent les restaurants, que blanchissent les hôtels. Lucien songeait parfois qu'il était de ces esclaves de luxe dont raffolaient les rois de l'ancien temps : étrangers, calculateurs, souvent castrés par précaution. Boire et se goberger sont les seuls vices acceptables du comptable.

L'adjoint Mourad passa dans le couloir, un classeur à la main.

- L'inventaire des munitions, chef ! dit-il avec un sourire inquiet. Je te le ramène ce soir.

- Non, Mourad, reviens ! Tu as les bordereaux de livraison ? Non... ? Donne, donne. Je vais le faire. Dis : l'armée, ils ont dit quoi pour la TVA ? Tu dis... ? Quoi ? Quelle bande de... mais il faut qu'ils comprennent qu'ils sont assujettis à la TVA comme... ! Oh, et puis merde, vas-y. Vas-y.

En ce pays, rien ni personne ne voulait changer. Lucien s'en foutait. Il cochant des cases.

Lucien n'avait pas toujours vécu en Afrique. Il avait longtemps travaillé à Londres. Puis il avait chu comme la fiente du pigeon et l'on s'était écarté par peur des giclures. En désespoir de poste, il avait trouvé la Manufacture d'armes et de munition de Sadjourah. La manufacture appartenait en partie à un groupe français d'armement, à égalité avec l'État sadjouran, et le Français nourrissait une extrême méfiance quant aux manières locales de faire des affaires. En tant que vrai financier, habile aux divisions et multiplications, et blanc qui plus est, Lucien était devenu l'œil de Paris.

Mais l'œil de Paris avait la paupière lourde. Oh certes, il enguirlandait ses adjoints ; mais guère souvent, et seulement pour les pires hérésies comptables. Il n'avait plus la fougue de ses débuts, quand sa voix de stentor résonnait et faisait craindre à la secrétaire qu'il ne jette Mourad par la fenêtre. Oh, il vérifiait le bilan – mais cela n'interdisait pas de pousser quelques poussières sous le tapis d'une

comptabilité impénétrable. Paris n'avait qu'à venir vérifier. Lui, il voulait ses deux millions de francs de salaire mensuel, et puis basta.

Ce matin, l'œil rond et jovial, survint un personnage que Lucien nommait le vieux blagueur, et que ses collègues appelaient plutôt le Directeur général.

- Alors M. d'Argensac, comment vont nos affaires ?

- Excellentes, M. le Directeur. 18 millions de bénéfices ce mois-ci. Je dois encore vérifier les...

- Ah, bien. Poursuivez, poursuivez.

Il s'en alla, d'un pas guilleret et grenouillant. Bon vieux blagueur.

Lucien ne comptait pas rester longtemps dans ce pays ; il saurait bientôt quand il partirait. Il vivait là d'une façon fort ennuyeuse et sans profits. Dès qu'il aurait trois cents ou quatre cents mille euros, il partirait, et il en serait bien aise. Il comptait trouver mieux un peu plus loin.

Car c'était le seul but de Lucien : se faire un pécule et recommencer sa vie plus loin. À quarante ans, la chose était tardive ; mais il préférait ne pas y penser, et ne songer ni à son présent trop sordide, ni à son avenir trop incertain, qui avait du mal à imaginer très différent de son séjour à Sadjourah...

Il était là depuis trois ans.

Voyant repasser son adjoint, Lucien lui adressa un sourire d'escroc :

- Mourad ! Tiens, j'ai vérifié les grandes lignes. Voilà les stocks, les inventaires, les entrées, les sorties. Cinq classeurs. Tu repasses un coup et tu passes tout en compta, ok... ? S'il y a un écart, tu le mets en « dépréciation exceptionnelle du stock circulant, » d'accord ? Bon je te laisse...

Libéré de son unique travail de la journée, Lucien respira mieux. Il songea à rentrer chez lui, dans sa villa barbelée de frais. Mais qu'y aurait-il fait ? Personne ne l'attendait. Son travail, tout au moins, lui donnait l'impression d'être important six à huit heures par jour.

Il alla au mini frigo logé dans un coin, et en sortit une bouteille de gin et une de vermouth, glacées sous sa paume. Puis il ferma la porte du bureau.

En Afrique, il avait redécouvert l'ennui, le même qu'à Londres en somme, dans les bars néo-chics aux filles grasses et saucissonnées... mais l'ennui à Sadjourah était d'emblée visible. Jamais une nouvelle tête, une fête, une expo à voir. Seul, désœuvré, on en était réduit à la compagnie de soi-même – compagnie usante. Lucien s'estimait un type fort ennuyeux, encore qu'il tînt la plupart des hommes pour bien pires.

Et le pays était atroce. La chaleur, d'abord. La chaleur d'un four, d'un feu de forêt. On s'y habitait à peine. Le pays était brûlé sur toute sa surface. Pas un ruisseau, pas un bois, pas un lac, hormis une nappe d'eau plus salée que la mer Morte. Pas d'or, pas de pétrole – rien. Du sable. Et puis des gens bien trop nombreux, décharnés, drogués aux herbes d'Abyssinie et entassés dans les faubourgs, sans avenir, et les filles mutilées...

Ayant tranché le citron vert, Lucien se versa une égale quantité de gin et de vermouth. Les glaçons cascadèrent dans le verre avec un *gling* charmant.

Enfiler des coups avec les expatriés célibataires de la colonie était l'objet principal des soirées de Lucien. Matteo le Corse parlait de ses motos, Jakob de ses batailles quand il était légionnaire et Renaud de sa fille qui étudiait la pharmacie à Marseille. Oui, même ce vieux dégueulasse de Renaud avait une passion, un moyen de s'oublier lui-même. Lucien, lui, n'avait pas grand' chose. Il avait son bateau. Il n'était pas fier de son célibat et jalousait féroce­ment ces officiers français qu'on croisait au chemin de leur messe, muni de leur femme – une infirmière souvent accorte – et de leurs trois gosses blonds. Quant à lui, ce n'était pas de sa faute : car la femme qu'il avait aimée l'avait quitté en même temps que son argent.

Lucien connaissait trois ou quatre filles du Harar et de Nubie, avec lesquelles il trinquait lorsque la solitude de la chair se faisait trop durement sentir. Mais il ne touchait jamais trop à la même, pour ne pas s'attacher. En changeant de visage, la

femme gardait quelque chose d'abstrait, de pas dérangeant – une chose à louer et rendre.

Lucien fit tourner le verre lourd longtemps dans sa main, pour mieux mélanger les alcools, et entendre tinter les glaçons.

La passion qu'il s'était inventée pour la voile redonnait à Lucien un sentiment de liberté : il aimait empanner et voler au vent, jeté sur la crête des vagues qui s'enroulent et éclatent dans un frisson d'écume. Mais pour cela, il lui fallait une voile.

Les yeux sur l'horizon, la langue piquée de gin, Lucien se mit à calculer, à raison de quinze nœuds, combien de temps il lui faudrait pour toucher la côte sablonneuse d'Arabie Heureuse. Quatre heures au plus.

Mais l'Arabie était en guerre et pullulait de mollahs délétères. À l'Ouest, les naufrageurs des côtes de Nubie chargeaient leurs frêles canots de bombes et de fusils. Et s'il filait à l'est, porté par la mousson, Lucien courait tout droit aux pires agressions. Au-delà des montagnes, il n'y avait plus d'État : c'était le Dankali, terre de djihad et de malfrats.

La république du Dankali avait éclaté il y a vingt ans déjà, en proie à sa propre corruption – et le pays avait sombré dans une interminable guerre civile, pleines d'alliances et de haines, ponctuée d'épidémies et de famines. Les islamistes du Dankali s'étaient nommés al Tulleba. طُلَّاب. *Les étudiants* – car ils se consacraient à l'étude de deux arts : le Coran et le tir à la kalachnikov. Disciplines complémentaires.

Dans ce cauchemar surnageait une zone de paix en sécession : Pount, république de marchands et bergers. Zawar en était la capitale et ses finances consistaient en une taxe sur le maquereau séché. Son armée dénombrait deux cents gars dégourdis, qui s'entraînaient au tir tous les jeudis midi.

En un mot comme en cent, cerné de terres hostiles, Lucien n'avait qu'à décrire de petits ronds au creux du golfe de Sadjourah, tel un canard en caoutchouc prisonnier d'une baignoire.

Le martini dry pirouettait lui aussi. Une pensée esthétique frappa Lucien : il bondit et vint quérir une olive, qu'il s'efforça de ficher sur cure-dent. C'est alors que la porte du bureau claqua avec violence. Un homme entra en hurlant :

- Escrocs ! Dévaliseurs du peuple ! Et vous, le financier, là, vous êtes l'assassin de l'État, la fiente du chameau malade... !

- Plaît-il ? répondit Lucien.

L'homme portait l'uniforme de lieutenant de l'armée sadjouranne et brandissait un papier brun et huileux qui avait dû servir à envelopper un beignet et éponger du café. Il s'expliqua. Il venait de rendre à la Manufacture un lot d'armes défectueuses (des grenades un peu capricieuses), et lorsqu'il avait présenté son reçu original, on lui avait dit qu'il était faux. Personne n'avait pu retrouver le numéro de la facture. L'intendant de l'entrepôt l'avait même accusé d'avoir truqué le bordereau, à des fins inavouables. Lui, un voleur... !

Lucien n'avait aucune envie de traiter une affaire de paperasserie aussi minable mais il voulait se débarrasser du lieutenant, et lui promit qu'il allait régler tout cela.

Une facture... ! Fallait tout faire soi-même ici. Bande d'imbéciles... Lucien leva les yeux vers la fenêtre : le vent avait viré au nord. Demain, juré, il cinglerait les eaux vertes et iridescentes de la mer de Saaba.

\*\*\*

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

*Au nom d'Allah le pardonneur, le miséricordieux –*

Ainsi commencent toutes les prières. Au nom seul d'Allah, qui tient tout entre ses mains. Ta vie. Le monde. Et ce désert, et ce soleil brûlant, et ces montagnes déchirées devant toi, et le ciel – tout lui appartient.

La deuxième prière du jour est passée et tu relèves le front. La tête te tourne un peu. Abou Al Fayaki, à ton côté, est déjà debout. Tu replies ton tapis et reprends ton paquetage. Le sac à dos, les munitions. Le poids familier de l'arme, qui butte contre tes côtes. Cela fait longtemps que ce fusil ne t'amuse plus. Il est trop lourd pour se marrer des jours durant, quand il faut marcher.

Tu as posé le canon sur ton épaule gauche et la main sur la crosse. L'acier te mord la peau, mais tu ne veux pas déjà changer de côté. Ton épaule droite brûle, irritée, volcanique. Le sang pulse à ta tête. Mais que sont de si petites souffrances face à l'incommensurable gloire d'Allah ? Que t'importe ta lente cuisson, tes fatigues ? Que t'importerait même de mourir, d'abrégéer une vie si fugitive en ce pays d'épreuves qu'Allah a choisi pour toi ? – et Allah est sage et équitable.

Mais l'air est si pensant, et la route si mauvaise...tu suffoques sous ton keffieh et tu trébuches plus que tu ne marches, sur le sentier montueux et traître. Tu peines à ouvrir les yeux.

- Al Fini, crache une voix en dankali, Al Fini ! Tu m'entends ?

Abou al-Fini, Abou le Finnois, c'est le nom que tu as pris, ici où tout finit, ton nom de guerrier sous l'œil d'Allah – et Il est le Sublime, le Vivant. La Finlande, c'est là où tu es né. Et le dankali, c'est cette langue que parlait ta mère et que ton père t'interdisait de répéter...

- Ça va mon frère ? Tu veux de l'eau ? Tu as une tête de mort !

Il te tend sa gourde tiédie au soleil. Dans ta gorge, c'est une bénédiction. Tu revis. C'est du cola dedans.

- C'est une boisson de Croisé américain, grimaces-tu.

- Bah, c'est pas *haram* ! On l'a taxé l'autre jour à l'ennemi.

Vous vous asseyez au sommet d'une butte rocheuse. La plaine lunaire étale sa face de cendre. Des cheminées volcaniques élèvent leurs tubulures biscornues contre un ciel blanc de lumière assourdie. Au loin, une caravane égrène ses chameaux.

Tu te souviens des grands lacs de Finlande, des forêts toujours vertes, de leurs neiges glaciales et candides. Mais tu te tais.

Comme tu préférerais un vrai combat, des balles qui sifflent, un ennemi à buter à cette sale marche dans le désert vers un bled dont tu as oublié jusqu'au nom : Warsoud, Oualoud, Markloum... et qu'est-ce que ça peut faire ?

Al Fayaki n'a pas d'état d'âme. L'œil au loin, il fredonne une petite chanson

- Tu es né où, Al Fayaki ? dis-tu.

- À Fayak, pardi ! C'est sur la côte, à l'Est.

- C'est comme ici ?

- Non... dit Al Fayaki en fronçant les sourcils devant une telle bêtise. Il y a des arbres au bord de la rivière et pas de montagne. Et la mer. Mon père avait une barque à moteur, tu sais, quand j'étais petit ? Il pêchait des poissons. Des gros comme ça !

- Et tu pêches, toi ?

- Non. Un jour, des hommes sont venus du désert et ils ont brûlé la barque.

- Et ton père... ?

- Ah ! dit-il simplement. Lui, il est mort bien plus tard. Il ramenait du charbon et des pois chiches de Rosario pour les vendre au village. Un jour son bus a sauté sur une mine.

Tu hoches la tête en silence. Al Fayaki gratte la maigre barbe qui moutonne à ses joues.

- Et ceux qui ont brûlé votre camp, dis-tu, c'étaient des hérétiques, des étrangers là... ?

- Oh, je sais plus. Qu'est-ce que ça peut faire ?

Rien. Ça ne peut rien faire. Tu l'admetts, les chemins d'Allah échappent aux yeux des hommes. Il faut s'y plier. Par des voies mystérieuses, il vous a pris tous les deux, toi et le Fayaki, pour mériter de Lui par le martyre.

- Debout mon frère, reprend-il. On a de la route.

Le ciel te brûle et tu rêves de neige. La neige cascade, elle écrase tes fenêtres, elle calfeutre les portes. Tu es à Helsinki, par un matin d'automne. Du givre sur les branches. Là-bas, le froid brûle la chair... mais tu l'as oublié si vite. Il y a du givre dans les jardins et tu shootes dans la balle. Tu esquives par trois fois la défense adverse, tu entourloupes le gardien. Tu es un mauvais musulman et tu aimes jouer au foot, boire de la vodka et écouter du rap – toutes choses *haram*. En vérité, ça t'occupait. Mais quoi, c'était pas assez. C'était qu'un passe-temps, une joie miteuse avant de passer à un job miteux, une vie entière miteuse... Et tu causais avec Samir, ton vieux pote, celui qu'était entré en prison comme une petite frappe semi-illettrée, et qu'en était sorti avec de grandes idées :

- Tu comprends pas, mec, y a un temps pour la paix et un temps pour la guerre. Et comment tu le reconnaîtras, le temps de la guerre ? On n'est tous que des hommes ; mais c'est écrit dans le Coran, et c'est Allah – *le Fort, le Robuste* – qui parle :

فَإِذَا انْسَلَخَ الْأَشْهُرُ الْحُرْمُ فَاقْتُلُوا الْمُشْرِكِينَ حَيْثُ وَجَدْتُمُوهُمْ وَخُذُوهُمْ وَأَحْصُرُوهُمْ وَأَقْعُدُوا لَهُمْ كُلَّ مَرْصِدٍ  
فَإِنْ تَابُوا وَأَقَامُوا الصَّلَاةَ وَآتَوُا الزَّكَاةَ فَخَلُّوا سَبِيلَهُمْ إِنَّ اللَّهَ غَفُورٌ رَحِيمٌ

« *Après que les mois sacrés expirent, tuez les idolâtres où que vous les trouviez. Capturez-les, assiégez-les et tendez-leur des embuscades. Puis s'ils se repentent, accomplissent la prière et acquittent l'aumône, alors laissez-les en paix, car Allah est Pardonneur et Miséricordieux.*

« Les mois sacrés, ils sont passés. Et les hadiths disent que ce n'est plus la paix, quand les musulmans sont persécutés. Regarde comment nos frères sont humiliés et



torturés dans les prisons à Abou Ghraïb et Guantanamo ? Tous ces Américains qui bombardent ceux qui refusent de leur obéir, là, c'est les nouveaux croisés, et leurs alliés juifs. Et là, dans la rue, tu vois ta sœur honnête, ils veulent pas qu'elle porte le voile, qu'elle soit décente, ils veulent lui arracher et la déshonorer. Et les flics, c'est les pires des chiens... et toi, tu sais que le djihad est un devoir pour chaque croyant ?

- Oui, mais...

- Le djihad, c'est la lutte. Et la lutte, aujourd'hui, c'est la guerre. Regarde, regarde le monde. Il faut choisir ton camp.

- C'est plus compliqué que ça ...

- C'est pas compliqué, Rachid. Y a que pour les lâches, que pour Satan que c'est compliqué. Faut choisir ton camp, Rachid.

Rachid, c'était ton nom, celui que t'ont donné ton père et ta mère, avant qu'on t'appelle *Abou al Finni* chez les combattants du djihad. Quant au petit Rachid, il est bien oublié, bien mort en toi.

Et Samir parlait toujours, intarissable, dégoulinant de mots du Coran :

- Écoute ce que dit le Prophète – *la prière et le salut d'Allah soit sur lui* – *Ô vous qui restez en arrière – allez-vous rester cachés parmi les femmes... ?* Hein ?

Et il avait raison. Et Allah est le plus grand.

Enfin, tout ça pour crever d'insolation avec du sable entre les orteils – vraiment, Allah est l'inaccessible.

- Sa race, mon frère... ! dis-tu. Cheikh Ali veut nous punir, c'est ça ? Quand arrivera-t-on à Warzoug, Baktoulouk, enfin Waterzoi... et quand reviendra-t-on à la Base ?

- Tu es bien pressé... on est parti hier seulement. Tu as laissé une femme à la Base ? Une jolie gazelle ?

- Non. Pas de femme. Et toi ?

- J'en ai une au village. Au moins une...

Tu hoches la tête. Ces dankalis du Djihad ont tous une épouse à la Base, une au village et une dernière on-ne-sait-où. Ce sont de drôles de guerriers dans le sentier d'Allah, qui ne rechignent pas à leur part d'alcool, de butin et de filles déjà mariées, mais resquillent aux prières et louvoient dans les pires combats. Enfin, comme dit Cheikh Ali, le martyr finira par tous les racheter.

- Et toi alors, tu veux pas une femme ? dit Al Fayaki.

- Si... mais j'ai pas eu le temps. Trop d'entraînements, trop de combats... et puis, il y a eu l'embuscade de Buurhakaba...

Mais tu n'as pas envie de parler de Buurhakaba. Tu n'arrives plus à en décoller le sang et les tripes de ta mémoire. Tu te tais. Et tu reprends :

- Quand je rentre, *inch'Allah*, j'irai trouver la marieuse. Ou bien je demanderai à Cheikh Ali. Il saura m'en trouver une, lui.

Al-Fayaki éclate de rire.

- Ha, mon frère, méfie-toi du Cheikh ! Pour le Coran, il s'y connaît, mais pour les femmes... tu connais l'histoire de Fadi ?

- Non.

- Fadi, il disait qu'un combattant sans femme, ça n'allait pas, où était son repos et sa consolation... ? alors il a dit à Cheik Ali : je te fais confiance, toi qui en a quatre, jolies et obéissantes, trouve-moi une femme. Qu'elle soit gentille, avec des formes, et qu'elle sache faire les gâteaux de miel. Alors Cheikh Ali a réfléchi, puis il a emmené Fadi dans sa tournée des impôts ; et à un village, il lui a dit : « entre ici ! » On lui a jeté des pétales de fleur et...

Al Fayaki se gondole déjà de rire. C'est contagieux. Tu le secoues par l'épaule :

- Et ?

- ... et puis tu l'aurais vu, Fadi, sauter dehors. Il aurait vu le diable... ! Et il criait sur Cheikh Ali – escroc, maquereau... ! Et Cheikh Ali protestait, il lui criait

qu'il ne savait pas apprécier les femmes comme il faut, goûtues et douces, qu'il avait demandé de la chair et...

- Elle était grosse ?

- Ha ! dit al Fayaki en se tordant. On était tous devant... et Fadi criait : « Celle-là, je peux pas en faire le tour avec mes bras ! Ses seins, c'est pas des seins, c'est des bosses de chameau... et elle doit peser autant qu'un dromadaire... ! » Et les femmes dedans, elles pleuraient toutes comme des vaches.

De rire, il a les larmes aux yeux.

- Mais à la fin, je te jure, Fadi, il l'a épousée ! Il a dit, c'est déjà ça de pris... ! Je la garde pour la maigre saison... ! Au poids, c'est une affaire ! Et j'en prendrai une deuxième à l'Aïd al Fitr... mais Cheikh Ali lui a dit : ah non ! Celle-là, elle compte pour deux !

Bossués sur vos kalachnikovs, vous vous fendez la poire.

Et le vent souffle sur l'immense plaine morte, dans la grande solitude que vous avez rompue pour un moment encore. Et Allah est le juste, l'inaccessible.

\*\*\*

À la nuit noire, Lucien nageait dans une meule de factures qui engloutissaient son bureau, ses parapheurs et son presse-papier en forme de girafe. Tout avait commencé par la recherche d'une erreur. Il avait réclamé tous les bordereaux de livraison conservés par l'armée depuis un mois – puis trois, puis douze. C'était effarant : pas un seul des devis d'armes conservés à la Manufacture et des bordereaux de livraison ne concordait. *Pas un seul*. Les numéros étaient brouillés, les dates mélangées, le nombre et le prix des armes changeaient d'une ligne à l'autre, et – hasard miraculeux ? – seul le prix total du chargement coïncidait de l'acheteur au vendeur.

- Ça cadre pas, cette merde, ça cadre pas, marmonnait Lucien.

À un débutant, une telle affaire de factures dépareillées aurait pu paraître insignifiante. Elle ne l'était pas. Lucien savait combien de filouteries peuvent se cacher dans une innocente ligne comptable. L'armée commandait une chose et recevait autre chose. Bon. Alors quelqu'un truquait le bon, soit à la commande, soit à la réception – peut-être aux deux. Ç'aurait pu être le chef des ventes : Djibril... enflure de Djibril et son œil torve. Il en était bien capable : corrompre l'agent de l'armée, falsifier le devis de commande, faire grimper la facture, et livrer la petite quantité de départ, en comptant sur un complice aux entrepôts militaires pour ne pas noter de différence de prix... restait juste à empocher la différence entre la fausse et la vraie facture... oui, mais alors il fallait un complice comptable qui ne fût pas trop regardant sur les inventaires ou les encaissements... Mourad ? Non, quand même pas Mourad et sa bonne bouille... ? Son homme de confiance...

En proie aux affres du doute, Lucien n'aperçut pas tout de suite le petit homme à la moustache scrupuleuse qui entra dans son bureau :

- Eh bien, M. d'Argensac, dit-il, vous vous exténuez à des heures indues ?

Le colonel Abdallah Awil Aden, dit AAA, faisait partie des habitués de l'armée auprès de son fournisseur officiel de mort. Il était chargé du contrôle des véhicules. Lucien le connaissait surtout par sa réputation : l'Incorruptible. On l'avait surnommé ainsi lorsque, jeune lieutenant, il avait dénoncé un gang de trois capitaines qui trafiquait la paie des soldats illettrés pour empocher la différence. Cela vous forge un nom. C'était un homme discret.

- Juste une ou deux factures embrouillées... dit Lucien en haussant les épaules.

Les yeux du colonel flamboyèrent et il saisit aussitôt deux facturettes. En quelques mots, il comprit ce que Lucien cherchait.

- Tout ça est louche, M. d'Argensac. Tout se passe comme si quelqu'un... si jamais... mieux ne pas en parler ici – (il louchait vers le girafon sûrement bourré de

microphones). N'en parlez à personne. Écoutez, ne venez pas au bureau demain matin. Laissez un message, dites que vous avez un ami qui vous rend visite, que vous allez l'emmener en excursion, au lac Saleh... enfin, empêchement personnel. Et moi, je mène l'enquête de mon côté. Je perquisitionne l'état-major. Retrouvons demain midi, d'accord ? Sur le port de plaisance, au ponton sept. Seul à seul. Pas de chauffeur, pas de... rien. Je vous dirai si... mais surtout, surtout, restons discrets M. d'Argensac, restons même muets...

Pour avoir la paix, Lucien acquiesça à tout. Il se retrouva seul dans son bureau, dans la pénombre. AAA avait raison : il n'allait pas élucider la fraude d'un coup, en une seule nuit. Mais l'excitation de l'enquête ne retombait pas, et la fureur de s'être laissé berner non plus. Quoi, c'était lui le chef des finances, non... ? De quoi avait-il l'air ? D'un imbécile, d'un incompetent, d'un véreux ? Et ce fichu Djibril... Non, l'adrénaline ne retombait pas, et il était trop tard pour appeler ses amis expatriés. Il sortit quand même son téléphone.

- Janvier ? Quoi ? Tu as la... la *quoi*, tu dis... ? la voile ? Ah oui, bien. Non, c'est pas pour ça que je t'appelais. Tu as prévu de dormir cette nuit ?

\*\*\*

C'était l'une de ces boîtes bardées de néons écarlates et stridents, placardée de moteurs à réfrigérer, dont le vrombissement faisait trembler les façades tout autant que la musique de leurs entrailles. Ce genre de bouges hideux pullulait à Sadjourah. Ils avaient pour noms le *Gourbi*, le *Marigot* et la *Gerbe d'or*. Devant ces ruches de ferraille bourdonnaient des mouches humaines, les rabatteurs de tout poil, crieurs d'amitié, jureurs de verres et pousseurs de chalands. Et ce n'était encore que l'innocente rue.

Lucien poussa la porte d'un semi-lupanar pas moins révoltant qu'un autre, et Janvier le suivit.

Non que le bar fût crasseux ; il était même assez propre. Mais une pourriture morale s'en exsudait : par cette zouk bas-de-gamme que dégorgeaient les haut-parleurs, par ces soldats déjà ivres, par ces femmes attentives contre les murs. Le climatiseur glaçait les cœurs. Janvier n'aimait guère ce lieu où son patron l'entraînait à ses soirs de marasme. On y sentait l'ennui. Ici, chacun ne trouvait que ce qu'il y apportait : sa libido ou son ivresse. Les filles de joie avaient une figure de tristesse, née de milliers d'heures d'attente somnambule au gré de musiques insalubres, pincées et caressées par les militaires en permission.

L'alcool était le grand lubrifiant de ce troquet équivoque et frigorifique. L'alcool qui écrase tout, ralentit tout, adoucit tout, remédie à tout.

Comme il ne pouvait sortir sans se saper, Janvier avait mis un jean ajusté et un t-shirt blanc sous lequel saillaient ses muscles noirs. Un chapelet en graines de baobab pendait à son cou. Son crâne rasé lui donnait un air dur, qu'atténuait son regard doux.

Lorsque Lucien avait rencontré Janvier, celui-ci exerçait la fonction de videur dans une boîte de demi luxe. Pour une sombre histoire de fille abyssine, à un degré d'alcool on l'on ne discerne plus le vrai du faux, deux légionnaires en rut s'étaient décidés à rosser Lucien. L'affaire ne fut pas si vite pliée, car Lucien était costaud et alerte. Tandis que Janvier ceinturait un gaillard, Lucien cassait une bouteille sur le crâne de l'autre. Puis ils avaient fui en courant.

Lucien avait demandé à Janvier ce qu'il faisait là. Arrivé là par un médiocre hasard, Janvier économisait pour se payer un billet vers son pays natal, l'Oubanguana. Mais en huit mois, il n'avait pas amassé le vingtième du capital nécessaire à ce vol ruineux. Lucien lui avait demandé si une place de chauffeur, cuisinier et garde du corps l'intéressait. Depuis, ils s'entendaient comme larrons en foire.

N'apercevant aucun ami, Lucien s'accouda au bar et causa avec Janvier. Il parla d'une vague fraude et passa au whisky. D'ici, on voyait tout le jeu du bar. Dans la noirceur se ballottaient des filles à gages, accrochant leurs yeux aux marins de passage. Elles mimaient la séduction et ses batailles, sa tendresse et son ivresse, repoussaient un instant l'homme venu s'y frotter, le reprenaient d'une caresse. Avec des rires venaient alors les retrouvailles – prémices répétitifs de l'amour tarifé.

*Ces femmes ne sont pas méchantes, elles ont des soucis cependant*

*Chacune même la plus laide a fait souffrir son amant*

Tandis que Janvier rêvassait, Lucien se décoltina d'une petite occasionnelle qu'il avait connue, très possessive, et qui lui servait du « chéri-d'amour » à n'en plus finir, avec des mimiques exaltées et jérémiantes.

- Changeons de boîte, dit-il.

Et ils changèrent de boîte. Cent pas plus loin. Tout pareil, jusqu'à la musique. À ce genre de translation, on pouvait passer la nuit.

Ils passèrent devant une petite femme assise au creux d'un sofa de velours et la reconnurent : c'était la veuve Garland. Elle n'était pas bien vieille, la veuve, et même jeune ; mais son visage portait les ravines de la tristesse.

L'histoire de la veuve Garland faisait pleurer dans toutes les casernes de Sadjourah. C'était l'une de ces paysannes un peu jolies qu'on fait venir par camions entiers d'Abyssinie et du Harar pour nourrir la ville de garnison. Souvent les soldats parqués à Sadjourah nouaient avec les filles des sortes de contrats d'exclusivité. Cet arrangement moral et hygiénique protégeait chacun de la famine, des criaileries et des imprévus vénériens.

La veuve Garland, elle, s'était trouvé un Breton aux pognes géantes et aux yeux doux, très bleus, mécanicien grisonnant d'une division blindée : l'adjudant Garland.

C'était un gars solitaire, de très bon caractère, et qu'une longue accoutumance aux moteurs avait rendu plus familier des machines que des hommes.

Il s'en était entiché, de la fille ; et quand on lui avait signifié son rappel pour la France, l'adjudant avait résolu de l'épouser et l'emmener avec lui. Ses camarades s'étaient scandalisés. Est-ce que ça servait à ça, une fille de joie ? Mais lui les engueulait derechef : « Comment, qu'elle sait pas lire... ? Et toi, Piotr, tu te décarcasses mieux, peut-être ? Et si c'est pas déjà ma femme, c'est tout comme. J'y suis toujours, chez elle, et elle me fait la lessive... C'est qu'on s'aime, mes p'tits merdeux ! Ouais... ! » La gêne des légionnaires était immense, car cette affaire mettait une lueur d'espoir au cœur de toutes les négresses attirées de Sadjourah. Elles s'étaient même déjà cotisées pour le cadeau de mariage. Ça devenait fort de café.

Alors le maquereau vint trouver Garland. Il avait importé la fille à grand prix, l'avait installée, meublée, bichonnée, protégée des mauvaises gens... alors quoi, on la lui piquait encore toute fraîche, à peine usée ? Enfin, il était honnête homme, ils étaient bien mignons, alors il les bénissait, mais il fallait au moins le dédommager du tort qu'on lui faisait – deux ans de loyers, en liquide. Garland lui dit d'aller se faire voir. Question de principe.

Dans une ruelle obscure, deux types avec des couteaux tombèrent sur Garland. Peut-être devaient-ils juste l'effrayer – mais Garland fut tailladé à mort. Il clamsa à l'hôpital. Et la fille resta là, dans la même piaule miteuse, payant le même loyer au même souteneur. La clique des maquereaux est solidaire. L'affaire fut vite enterrée. Et la veuve Garland, ainsi qu'on la nomma, reprit du service. Il faut bien manger. Son visage las désormais allait mal avec ce corps propre à l'amour. Quand on venait la trouver, elle faisait un petit effort, souriait, palpait les mains, machinalement. Mais son sourire donnait mal le change.

C'était un mystère : là où les autres calmaient leurs miasmes, Garland avait creusé bien plus profond et s'était trouvé un trésor. Une belle histoire. Mais Lucien



n'aimait pas les belles histoires – car elles sont fausses, même celles qui sont vraies.

Janvier scruta la pénombre. Sur le carrelage noir dansaient quelques marins à forte mâchoire, un noir coiffé d'un chapeau melon et le cou noué d'un extravagant foulard de soie, trois entraîneuses et quelques expats en polo Ralph L., dont une fille très grande et sombre qui se balançait avec un port de reine et un cocktail de coco. Et plus loin...

Janvier plissa les yeux ; la silhouette brunie d'une blonde dansait, le profil aiguisé contre les néons verts, cavalière démunie, ondulant pour elle-même, légère et amusée, de fibres attrayantes sous sa tunique unie.

*Les déités des eaux vives*

*Laissent couler leurs cheveux...*

- Elle t'a tapé dans l'œil ? lui dit Lucien. Bah vas-y, tente ta chance. Mais tu verras, ces pouffiasses, lycéennes ou infirmières, elles se cherchent des peurs, des p'tites extases, mais elles se dévergondent jamais autant qu'on croirait...

Janvier se renfrogna. Son patron ne nichait pas vraiment à des sommets poétiques.

Ils avaient deux ou trois verres dans le nez lorsque la danseuse blonde se pointa à leur coude. Elle étala sur le zinc des pièces et des billets multicolores, qu'elle fit mine de trier. Sa vêtue était d'une bohème étrange. Sa robe émeraude flottait par-dessus un pantalon de mousseline. Elle ressemblait à ces petites altermondialistes arpenteuses d'Afrique, qui s'y adonnent à des activités romantiques : photographie itinérante ou thèse en danses tribales.

On va rire un peu, dit Lucien et il jeta, de ce ton goguenard qui cache la misère des hommes seuls :

- S'il faut vraiment payer un verre, j'ai des francs en poche...

La fille leva les yeux et le toisa.

- Pourquoi pas, dit-elle avec froideur.

Mon vieux, quelle douche... ! Lucien allait se vexer lorsque l'inconsidérée changea de registre et s'écria :

- Oh là, là, c'est terrible, je n'ai plus un sou valable. Je suis ruinée ! C'est trop gentil, tu me sors de la dépression... !

Et elle ratissa de la paume les tigranes d'Abyssinie, livres du Soudan, shillings du Tanganyika, dollars d'Amérique, shekels d'Arabie Mineure, dinars de Zanzibar et thalers de Pount – tout, sauf des francs de Sadjourah. Elle demanda de la tequila et du sel. Et battit un peu des cils.

Lucien et Janvier levèrent leur verre de concert, tandis que la fille absorbait sa ration d'iode et d'alcool. Judith. Elle s'appelait Judith.

- Vous avez pas l'air de militaires, dit-elle. Vous faites quoi ?

- Des affaires, dit Lucien.

- Ah. Et c'est pour ça que tu payes des verres à toutes les filles ?

- Seulement à celles qui savent sourire, gouailla Lucien.

- Tu veux dire, les putes haut-de-gamme ? dit-elle d'un ton égal.

Morue, songea Lucien, tandis que Janvier se marrait, et il rétorqua « entre autres. Y en a pour tous les budgets ici ». Mais il avait trouvé plus forte en gueule que lui : trop belle, trop jeune et le sachant trop.

Janvier était étrangement intimidé, ne sachant plus que dire, lui le grand loquace. Était-ce Sadjourah qui l'avait rouillé ? Ou bien Judith qu'il lui semblait trop vivace, insaisissable...

Il lui demanda ce qu'elle faisait dans la vie. Elle étudiait la médecine. Moi aussi ! répondit Janvier, qui avait presque fini son cursus d'infirmier-major au pays. Heureux hasard ! Et ici-même, que faisait-elle ? Elle était en mission dans un dispensaire, loin de la ville, dans un bled du nom de Laskoraï. Hormis cela, elle étudiait à Paris ; nom auquel les yeux de Janvier pétillèrent. La moitié des histoires,

des poèmes du monde se passent à Paris. Et où vivait-elle, et voyait-elle Montmartre... ?

Sacré Janvier, songea Lucien, vrai bonimenteur... Moi aussi je connais Paris, mais ça ne t'intéressait pas tant de m'en parler...

Les jeunes prêtèrent attention à la musique. Ça secouait fort, c'était bête, ça donnait envie de chanter. Judith fit une volte et dansa plus loin. Janvier saccada un coupé-décalé qui la fit rire ; et ils dansaient ensemble, dans une brume de néon. Janvier se captivait à ses yeux clairs, buveurs de lumière, mangeurs d'âme – et qu'on ne s'étonnât plus qu'il n'eût pas trouvé chérie-coco irremplaçable jusqu'à cette nuit... ! Même les plus belles femmes de Wouri n'ont pas les yeux couleur de ciel ou d'eau vive...

Pendant que Janvier s'égarait en sa folie, Lucien vidait son verre, seul. Bordel, que foutait-il là ? Gin-fizz en paume, déjà bourré dans le flot glacial de la clim', énervé, achauvi, sans femme, sans personne dans un bar minable d'une ville malsaine... Son haleine lui puait l'échec à plein nez. Et les jeunes... qu'ils s'amusent, s'extasient. La jeunesse est faite pour ça, et avec un peu de chance, ils naufrageraient moins que lui – car il n'avait plus la foi de se sortir du trou qu'il s'était lui-même creusé. Une stupreuse confusion, la jalousie et l'alcool l'avaient troublé. Un autre gin-fizz.

Embrouillardé, Lucien se remémora ses cartes marines. Oui, le nom de Laskoraï lui disait quelque chose, mais il ne l'avait pas lu sur la côte de Sadjourah, non...

Judith contente, une perle de sueur au front, revint au bar. Lucien lui déclara :

- Tu ne vis pas à Sadjourah. Laskoraï, tu as dit ? C'est derrière les montagnes, derrière la frontière, au pays de Pount.

- Oui, dit-elle. C'est une accusation ?

- Non... mais c'est drôle. Tu vois les terroristes passer sous la fenêtre tous les matins, en prenant ton café ?

- Non. Ils sont loin, les Tulleba. Et puis, il y a du boulot à faire.

- Quel genre de boulot ?

- Du genre, les vieux phtisiques, les femmes scrofuleuses, les gosses boursouflés... je te fais un dessin ?

- Non merci. Je fais pas dans le tragique. Et tu as fait la route depuis Pount toute seule ?

- Non. Je suis avec Abdi, l'infirmier du camp. On vient acheter des médocs en ville. C'est comme ça, toutes les trois semaines. Mais lui, il ne boit pas, alors il est vite rentré...

- Et tu vas dans les boîtes chaque fois que tu es à Sadjourah ?

- Ici, au moins, il y a de la musique, de l'animation. Parce qu'à Pount... tu n'imagines pas ce que c'est qu'un pays sans musique...

Janvier aurait voulu lui dire qu'il la comprenait, et lui souffler à l'oreille une de ces phrases de dragueur d'opérette, comme jadis dans les cabarets enfumés de Wouri - *la courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur* – mais il se retint.

- Et pourquoi tu es partie ? dit Lucien. T'étais mal à Paris ?

Judith, fatiguée, elle se balançait d'avant en arrière.

- Eh, on peut pas tout expliquer... intervint Janvier.

- J'sais pas... reprit Judith, l'Afrique, ouais...faut bien faire quelque chose...

Cette fille belle et forte, qui délaissait les faveurs du monde occidental pour nager dans le pus et les étrons de miséreux, fût-ce quelques mois – enfin cette folie exaspérait Lucien autant qu'elle forçait son respect.

- Mais Pount, quand même... ! dit-il. Pourquoi Pount ?

- J'aime pas l'excision.

- C'est bien mignon, chouchou, mais moi, il y a des tas de trucs que j'aime pas. Des tas. Des trucs à en gerber, à plus en dormir. Mais quoi, on peut pas porter le

poids du monde sur ses épaules... ou alors, si c'est pour rouler sa bosse, même là où c'est pourri, je comprends, c'est un truc de jeune – mais faut pas croire que ça fera de toi quelqu'un. Non, tu découvres le monde et tu te retrouves pas moins con à l'arrivée...

Lucien avait mis plus de sincérité dans ces mots que dans tous les autres, et pour finir, parlait de lui-même. Mais Judith ne le comprit pas ainsi. Elle leva au ciel des yeux exaspérés.

- Merci pour la leçon, grand patron, dit-elle avec mépris.

Et snobant le cracheur de fiel, elle lui tourna le dos. Arrivée à la porte, elle contempla la salle. Et Janvier la fixait, désarmé, désolé. Alors pour le destin partit un trait fatal : un dernier sourire d'elle, franc et incalculé.

Dans la nuit, arpentant les trottoirs déchaussés, Janvier devait revoir et chérir ce sourire, viatique doux et piègeur qui troublait ses pensées. Fille perfide. Il eût pu l'oublier, sans ce dernier sourire, l'abandonner aux ombres calmes du souvenir... mais elle lui avait souri, et il revenait à de douces et primitives naïvetés.

Se tenant par les épaules, Janvier et Lucien clopinaient comme deux béquilles appuyées l'une sur l'autre.

Janvier chantonnait :

- *Tu marches vers Auteuil, tu veux aller chez toi à pied*

*Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée...*

- Pauv' Janvier, dit Lucien. Bourré et amoureux. On fait pas plus con.

- Pas plus con... ? Et toi alors ?

Et seuls ils marchaient parmi les lueurs folles, et la nuit seule entendit leurs paroles.